relâcher dans les ports sans défense de La Hogue et de Cherbourg, où ils s'échouèrent volontairement. Bientôt les Anglais parurent et incendièrent quinze de ces vaisseaux, mais après que leurs capitaines en eurent retiré les canons, les munitions et les agrès. Les Anglais essayèrent alors de mettre à profit la consternation profonde qu'avait répandue leur victoire pour tenter un débarquement sur divers points du littoral ; mais partout ils furent repoussés de manière à leur ôter l'idée d'y revenir. Quant à Louis XIV, le premier auteur de l'échec déplorable que nous venions de subir, il écrivit à Tourville ces singulières paroles, excusables seulement parce qu'elles émanaient une légitime satisfaction à l'amour-propre de l'amiral : « J'ai eu tant de joie d'apprendre qu'avec quarante-quatre de mes vaisseaux vous en avez battu quatre-vingt-dix de mes ennemis pendant un jour entier, que je n'éprouve aucune peine de la perte que j'ai faite. » Loin d'imputer à l'illustre marin un revers auquel on pouvait être attribué qu'à lui-même, le roi le comprit, l'année suivante, dans la promotion qui conférait au duc de Villeroy, au marquis de Boufflers, au duc de Noailles et à Catinat le bâton de maréchal de France.

HOGUET (Charles), peintre français, né à Berlin (Prusse) en 1813, mort en 1867. Après avoir complété son éducation à Paris, sous la direction de V. Bertin et de Paul Delaroche, il fit de longs voyages en Allemagne, en Angleterre et en Hollande. A partir de 1842, Huguet exposa à nos Salons de peinture un assez grand nombre de paysages, de marines, etc., parmi lesquels nous citerons : la *Marée basse*; *Souvenir d'Ecosse*; *Une plage hollandaise*; *Bateau pêcheur en rade*; *Vue du Pont-Neuf*; *Vue prise de Montmartre*; *Souvenir de Dieppe*; des *Marines*; des *Vaches dans une prairie*, qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

HOGUINE s. f. (o-ghi-ne; *h* asp.). Ancien art milit. Pièce de fer qui servait à protéger différentes parties du corps et qui se rattachait à la cuirasse : *La* HOGUINE *était formée de plusieurs lames mobiles, réunies par des charnières, et prenait place entre le plastron de la cuirasse et les cuissards; cette pièce d'armure était surtout employée par les chevaliers combattant à pied dans les champs clos, les passes d'armes et les combats de barrière.*

HOGYESZ, bourg des Etats autrichiens (Hongrie), comitat de Tolna, à 45 kilom. de Funfkirchen ; 2,500 hab. Récolte importante de tabac et de vins estimés. Beau château des comtes d'Apponyi.

Ho-Han-Chan ou la **Tunique contrefaite**, drame chinois en quatre actes et en vers, composé par une courtisane nommée Thang-Hou-Pin et traduit en français par M. Stanislas (1838). L'affabulation de ce drame est enfantine ; c'est à peine si elle paraîtrait assez corsée à une distribution de prix, dans un pensionnat de province. Un honnête prêteur sur gages, Tchang, est réveillé dans sa maison un mendiant dont il fut son associé ; le misérable jette à l'eau, pendant un pèlerinage, le fils de son bienfaiteur, et épouse la veuve. Tchang, ruiné, est réduit à mendier à son tour. Mais la vengeance, pour s'être fait attendre longtemps, n'en arrive pas moins. La veuve était enceinte ; elle a un fils qui grandit et devient officier dans la milice. L'officier retrouve d'abord son grand-père, grâce à une tunique coupée en deux dont il possède la moitié, puis son propre père, que l'on croyait mort, et qui, échappé à l'eau du canal, est devenu bonze dans une pagode. Toute la famille se trouve de nouveau réunie.

HOHÉNACKÉRIE s. f. (o-é-na-ké-ri ; *h* asp. — de *Hohenacker*, sav. russe). Bot. Genre de plantes, de la famille des ombellifères, tribu des saniculées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Arménie.

HOHENAU, bourg des Etats autrichiens (basse Autriche), gouvernement et à 60 kilom. S.-E. de Vienne, près de la March ; 1,600 hab. Beau haras du prince de Lichtenstein.

HOHENBERG, ancien comté de l'empire d'Allemagne. Villes principales : Rothenburg, Horb, Schœnberg et Oberndorf. Il est aujourd'hui compris dans le cercle wurtembergeois de la forêt Noire.

HOHENBERG, bourg des Etats autrichiens (basse Autriche), bailliage et à 33 kilom. S. de Saint-Pœlten, sur la Traisen ; 600 hab. Forges et fabrication importante de grosse ferronnerie, ancres, enclumes, chaînes, etc.

HOHENBERGIE s. f. (o-ain-ber-gi ; *h.* asp. — de *Hohenberg*, sav. allem.) Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Brésil.

HOHENBRUCK, bourg des Etats autrichiens (Bohême), district et à 12 kilom. E. de Kœnigsgratz, sur la Diedina ; 2,350 hab.

HOHENBURG, bourg de Bavière, cercle du haut Palatinat, à 38 kilom. N.-O. de Ratisbonne, sur la Lauterach ; 600 hab. Ce petit bourg, compris autrefois dans la Thuringe, fut, en 1075, le théâtre d'une victoire de l'empereur Henri IV sur les Saxons révoltés.

HOHENELBE, ville des Etats autrichiens (Bohême), district et à 28 kilom. N.-E. de Gitschin, près des sources de l'Elbe ; 4,000 hab. Fabriques de toiles, linons, fils, batistes, dentelles, ouvrages en bois ; aux environs, mines d'étain.

HOHENFRIEDBERG, village de Prusse, province de Silésie, cercle et à 22 kilom. S.-E. de Liegnitz ; 750 hab. Ce bourg est célèbre dans l'histoire de la guerre de Sept ans, par la bataille que Frédéric le Grand y gagna en 1745. V. l'article suivant.

Hohenfriedberg (BATAILLE DE), appelée par quelques historiens *bataille de Strigau*, gagnée par Frédéric II sur les Saxons et les Autrichiens, le 4 juin 1745. Au commencement de la campagne de 1745, pendant la guerre de la succession d'Autriche, Frédéric II se vit réduit à n'avoir plus pour allié que Louis XV, allié fort douteux, dont le roi de Prusse se vengeait par des épigrammes adressées parfois au roi de France en personne, qui n'y répondait que par de grotesques airs de supérieur offensé. Frédéric se tint d'abord sur la défensive et se retrancha dans la Silésie, où il attendit de pied ferme l'armée combinée des Autrichiens et des Saxons, commandés par le prince Charles de Lorraine. Celui-ci pénétra en Silésie par Landshut et s'avança dans les plaines de Hohenfriedberg ou de Strigau. Le 4 juin, au matin, les troupes saxonnes, conduites par le duc de Weissenfels, marchèrent en avant, précédées d'un fort détachement qui devait s'emparer de Strigau. Accueillis par le feu meurtrier de six pièces de 24 établies sur le mont Topaze, chargés impétueusement par la cavalerie prussienne, les Saxons furent repoussés et s'enfuirent en désordre, malgré les efforts de leurs généraux pour les tenir en ligne. A cette nouvelle, le prince Charles accourut à la hâte avec ses Autrichiens et reçut d'abord le choc des Prussiens avec avantage ; mais Frédéric, qui a'avait plus d'ennemis devant sa droite, lui prescrivit un mouvement pour la ramener sur le flanc gauche et le derrière des ennemis.

Pendant ce temps, Nassau, qui commandait l'aile gauche, franchit le ruisseau de Strigau, se précipita sur la cavalerie autrichienne qu'il avait devant lui et la dispersa. Le général Polenz contribua puissamment à ce succès, en se portant avec son infanterie dans le village de Fregebeutel, d'où il prenait en enfilade les escadrons ennemis. Gesler, qui commandait la seconde ligne, se glissa à travers les intervalles de l'infanterie autrichienne, la rompit et la tailla en pièces. Les dragons de Bareith se couvrirent de gloire en cette circonstance.

D'un autre côté, le mouvement prescrit par Frédéric sur sa droite commençait à porter ses fruits. A peine cette aile eut-elle abordé le flanc du prince Charles qu'elle y jeta un désordre irréparable. Tout se débanda, tout fuit par les montagnes. Les Saxons s'échappèrent par Seyffersdorff, le corps de bataille des Autrichiens par Kauder, et leur aile par Hohenfriedberg. L'armée prussienne les poursuivit jusque sur les hauteurs de Kauder où elle s'arrêta pour prendre du repos.

Sept mille prisonniers, dont quatre généraux et deux cents officiers ; soixante-seize drapeaux, sept étendards, soixante canons, tels furent pour Frédéric les trophées de sa victoire. Quatre mille Autrichiens tués et cinq mille blessés gisaient sur le champ de bataille. La perte des Prussiens fut de deux mille trois cents hommes tués ou blessés.

« Ce fut, dit Guibert dans son *Eloge de roi de Prusse*, une de ces batailles de grand maître où le génie fait tout plier devant lui, qui sont gagnées dès le début et presque sans contestation, parce qu'il ne reste pas à l'ennemi découvert la possibilité de rétablir le désordre.

« Les combinaisons de Frédéric pour la bataille de Hohenfriedberg, dit de son côté Jomini dans son *Traité des grandes opérations militaires*, appartiennent sans contredit à ses plus belles opérations. On lui doit les plus grands éloges pour l'habileté avec laquelle il sut choisir sa position, afin d'attendre l'armée ennemie au débouché des gorges. On voit par la relation que l'aile gauche des ennemis, formée de Saxons, était déjà acculée avant que rien fût disposé à la soutenir ; lorsqu'elle fut hors de combat, le centre se trouva alors attaqué de front et sur son extrême gauche par une masse de forces imposantes ; et il était difficile qu'il ne fût pas battu et culbuté, dans une position à laquelle l'attaque bien combinée de la cavalerie prussienne, commandée par Gesler, vint bientôt mettre le complément. Jamais l'emploi des troupes ne présenta une application plus exacte des principes. »

La victoire d'Hohenfriedberg assurait la possession de la Silésie à Frédéric. Ce prince en annonça la nouvelle à Louis XV par cette lettre quelque peu ironique : « Je viens d'acquitter en Silésie la lettre de change que Votre Majesté a tirée sur moi à Fontenoy. »

HOHENFURT, bourg des Etats autrichiens (Bohême), district et à 39 kilom. S. de Budweis, sur la Moldau ; 2,000 hab. Blanchisseries et grand commerce de fils pour mèches de bougies et de chandelles. Abbaye de cisterciens, fondée en 1259, avec bibliothèque et collections d'histoire naturelle et objets d'art.

HOHENHAUSEN (Bernard, baron de HOCHHAUS ET DE), général allemand, né à Dachau (Bavière) en 1788. Il entra comme officier dans l'armée bavaroise en 1805, il prit part, en 1809, à la bataille de Wagram, comme lieutenant-colonel d'état-major, dans les rangs de l'armée française, fit ensuite la campagne de Russie (1812), tomba entre les mains des Cosaques pendant la retraite et recouvra la liberté lorsque la Bavière se sépara de Napoléon pour se joindre aux alliés. Après avoir pris part à la campagne de 1814 contre la France, Hohenhausen devint adjudant du prince de Wrède (1822), puis fut chargé de l'éducation du prince Maximilien de Bavière, qui devint roi sous le nom de Maximilien II. Depuis lors, il a été nommé colonel (1839), général-major (1843), conseiller d'Etat (1847), ministre de la guerre cette même année, commandant de la place de Nuremberg (1848), commandant de la première et de la seconde division d'infanterie (1849), et enfin lieutenant-général.

HOHENHAUSEN (Elisabeth - Philippine - Amalie OCHS, baronne DE), femme de lettres allemande, née à Waldau, près de Cassel, en 1789, morte en 1857. Son père, le général Louis von Ochs, lui fit donner à Cassel une solide et brillante éducation. Elle apprit le français et l'anglais, s'attacha particulièrement à l'étude de la littérature anglaise et se passionna pour celle de Shakspeare et Richardson. En 1809, elle épousa le comte de Hohenhausen, d'abord administrateur d'Eschwege, en Westphalie, puis conseiller prussien de la régence de Minden (1817). Amalie alla habiter alors cette ville, où elle collabora activement à la *Feuille du Dimanche*, revue littéraire fondée à Minden par son mari, et se fit connaître en même temps par la publication de divers écrits. Pendant un long séjour qu'elle fit à Berlin, la baronne de Hohenhausen entra en relations avec Rahel, Heine, Varnhagen van Ense, Blankensee, Klitz et et autres personnages remarquables. De retour à Minden, elle se voua à l'éducation de ses enfants et eut la douleur de perdre son fils aîné qui, à l'âge de dix-huit ans, se noya dans le Bonn, où il faisait ses études. Nous citerons parmi les ouvrages de cette femme distinguée : *Fleurs de printemps* (Munster, 1817) ; la *Nièce*, *les Enfants perdus et la vie* (Altona, 1820) ; *Poyezana* (Dresde, 1825) ; *Nouvelles* (Brunswick, 1828, 3 vol.) ; *Tableaux de la vie* (Reinteln, 1833) ; *Charles de Hohenhausen* ; la *Mort d'un jeune homme de dix-huit ans* (Brunswick, 1837). — Sa fille, Elise DE HOHENHAUSEN, mariée à Charles-Ferdinand Rudiger, conseiller supérieur de régence au service de la Prusse, s'est également fait connaître par ses littérature par des poésies et des nouvelles.

HOHENHEIM, hameau du royaume de Wurtemberg, dans le cercle du Neckar, à 10 kilom. S.-O. de Stuttgard ; 117 hab. Très-beau château bâti dans le dernier siècle par le duc Karl, avec parc et jardins, et dans lequel a été établie, en 1818, l'Ecole nationale agricole et forestière. Cet établissement comprend une école pratique d'agriculture, une ferme-modèle, un jardin botanique, de superbes troupeaux, divers établissements d'exploitation rurale, des ateliers pour la fabrication des instruments agricoles, etc. Près de là, parc et haras royal de Klein-Hohenheim.

HOEN-HO, rivière de Chine, prov. de Pétché-li, formée par la réunion du Yam-Ho et du Sancam-Ho, près de Pao-ting-fou. Elle traverse la grande muraille, passe à 12 kilom. O. de Pékin et se jette dans le Pei-Ho, après un cours de 270 kilom. du N.-O. au S.-E.

HOHENKŒNIGSBOURG, château de France (Haut-Rhin), près du bourg de Saint-Hippolyte, canton de Ribeauvillé, arrondissement de Colmar. Les ruines du Hohenkœnigsbourg sont les plus importantes de toutes celles qui restent des anciens châteaux forts de l'Alsace. Elles couronnent une monagne de forme pyramidale, qui domine une vaste plaine et que l'on aperçoit de Schlestadt. MM. de Golbery et Scheighosuer, dans leur ouvrage sur les *Antiquités de l'Alsace*, résument assez en quelques lignes la physionomie générale de cette pittoresque et grande ruine : « D'un côté, des tours imposantes ; de l'autre, de vastes corps de logis, unis à ces tours par de longs murs à travers lesquels perce le roc vif ; au-dessus de ce mur et de ces tours, les vestiges d'un parapet crénelé ; enfin, une triple enceinte, flanquée d'autres tours encore, tel est l'aspect de ce château. »

Au XVe siècle, les seigneurs du Hohenkœnigsbourg s'étaient rendus redoutables à leurs voisins par leurs violences et leurs actes de brigandage. « Les plaintes, dit M. Violet-le-Duc, devinrent si graves, que l'archiduc Sigismond d'Autriche, landgrave de la Basse-Alsace supérieure, s'allia avec l'évêque de Strasbourg, landgrave de l'Alsace inférieure, avec les seigneurs de Ribeaupierre, l'évêque de la ville de Bâle, pour avoir raison des seigneurs du Hohenkœnigsbourg. Les alliés s'emparèrent, en effet, du château, en 1462, et le démolirent. Ce domaine, par suite d'une de ces transmissions si fréquentes dans l'histoire des fiefs, fut cédé à la maison d'Autriche. Dix-sept ans après la destruction du Hohenkœnigsbourg, l'empereur Frédéric IV le concéda en fief aux frères Oswald et Guillaume, comtes de Thierstein, ses conseillers. Ceux-ci s'empressèrent de reconstruire le Hohenkœnigsbourg et en firent une place très-forte pour l'époque, autant à cause de ses propres défenses que par ses défenses naturelles.

Le Hohenkœnigsbourg avait été plusieurs fois agrandi et restauré en lorsqu'à l'époque de la guerre de Trente ans il fut pris par les Suédois, qui le ruinèrent à peu près. Depuis lors, il cessa d'être habité, mais n'en resta pas moins le cotion d'une petite seigneurie supprimée à la Révolution française.

HOHENLINDEN, village de Bavière, cercle de la haute Bavière, à 23 kilom. E. de Munich, bailliage et à kilom. N.-E. d'Eberberg ; 307 hab. En 1800, les Français y battirent complétement les autrichiens.

Hohenlinden (BATAILLE DE), la plus célèbre qui ait gagnée Moreau, qui livrée le 3 décembre 1800 entre les Français et les Autrichiens. Après Marengo, un armistice fut conclu, pendant lequel les plénipotentiaires français et autrichiens se réunirent à Lunéville des conférences pour hâter la paix. Mais, par une bizarrerie assez étonnante, tandis que les vainqueurs souhaitaient ardemment le repos, les vaincus semblaient n'avoir qu'un désir, celui de continuer la guerre, sans doute dans l'espoir que le hasard des combats leur rendrait les avantages perdus. L'empereur d'Autriche, par la bouche de son représentant, le comte Cobentzel, déclara qu'elle ne pouvait traiter que dans la présence au congrès d'un plénipotentiaire anglais, ce qui heurtait de front les intentions du premier consul, qui voulait négocier avec chaque puissance séparément. Cobentzel annonça à M. de Cobentzel qu'il les hostilités seraient reprises à la fin de la suspension d'armes, c'est-à-dire au dernier jour de décembre, et que les armées françaises auraient franchi l'Inn. Cette marche que lorsque la chaîne des montagnes, entre Munich et Salzbourg, à quelques lieues de Hohenlinden, forçait leur route de l'Inn sur celle de gauche, de l'archer sur Mattenboett, et de surprendre l'armée ennemie engouffrée dans la forêt. En effet, tandis que Moreau, elle était arrivée à la droite de l'Inn, prenait part à l'action le reste de l'armée, qui était donc avec moins de 60,000 hommes qu'il allait lutter contre 80,000 Autrichiens ; mais c'étaient les vieux grenadiers de la République. L'archiduc Jean, qui s'était flatté d'avoir fait reculer de quelques pas la redoutable armée du Rhin, et n'imaginant que les Français osassent lui opposer cette résistance, se disposa à traverser, le 3 décembre, la forêt de Hohenlinden. Il avait divisé son armée en quatre corps. Le principal, celui du centre, comprenait les grenadiers hongrois, les Bavarois, une grande partie de la cavalerie et 100 pièces de canon. Il devait suivre le défilé que la route de Mühldorf à Hohenlinden forme à travers la forêt, et était flanqué à sa gauche d'un corps de 12,000 hommes commandé par le général Riesch. A l'autre extrémité, les corps de Baillet-Latour et de Kienmayer devaient continuer à remonter la vallée de l'Isen, où ils étaient engagés, et déboucher tous deux dans la plaine débouche de Hohenlinden.

Le 3 décembre 1800, au matin, Moreau monta à cheval avant le jour ; son armée était déployée entre Hohenlinden et Harthofen, et, déjà, de leur côté, les généraux Richepanse et Decaen exécutaient le mouvement qui leur avait été prescrit. Pendant ce temps, le centre des Autrichiens, avec l'archiduc Jean en tête, s'enfonçait dans le défilé de Mattenboett à Hohenlinden ; il atteignit ce dernier point bien avant que les généraux Riesch, Baillet-Latour et Kienmayer, embarrassés dans des chemins impraticables, pussent arriver sur le champ de bataille. L'archiduc débouche sur la lisière du bois, en face des divisions Ney et Grandjean (commandant Grouchy), rangées en bataille en avant de Hohenlinden. De part et d'autre s'ouvrit alors un feu très-vif d'artillerie. La neige tombait à gros flocons. Les Autrichiens, après avoir abordé la 108e, qui leur résista vaillamment, essayèrent de la tourner en faisant filer par le bois huit bataillons hongrois, et réussirent à lui faire perdre du terrain ; mais alors les généraux Grouchy et Grandjean, accourant avec la 46e, engagèrent un combat furieux avec les grenadiers hongrois au milieu des sapins, parvinrent à les refouler, et empêchèrent ainsi la colonne autrichienne de se déployer dans la plaine de Hohenlinden. Une seconde attaque, dirigée par l'archiduc sur la division Grandjean, fut repoussée comme la première ; mais la mêlée fut sanglante, et l'on combattit corps à corps ; en un instant, Ney eut enlevé 10 pièces de canon aux Autrichiens et leur eut fait une multitude de prisonniers.

Cependant, le corps de Baillet-Latour menace à se montrer à notre gauche, prêt à déboucher dans la plaine de Hohenlinden ; la neige a cessé momentanément de tomber, ce qui permet de distinguer clairement ces nouvelles troupes qui, toutefois, ne sont pas encore en mesure d'agir, et que les divisions Bastoul et Legrand s'apprêtent à recevoir. Tout à coup une sorte d'ondulation, annonçant l'incertitude et la frayeur, se manifeste parmi les troupes autrichiennes, qui n'ont pu parvenir encore à sortir du défilé ; évidemment quelque chose d'extraordinaire se passe sur leurs derrières. Moreau, qui a compté 40,000 baïonnettes, vient de comprendre que le moment est arrivé de tenter un effort décisif. Il ordonne aux généraux Richepanse et Decaen de charger les Autrichiens, qui commençaient à déboucher dans la plaine de Hohenlinden, et de les refouler dans le défilé. Chargés de front par Ney, de flanc par Grouchy, ils s'accumulent pêle-mêle dans cette gorge étroite avec leur artillerie et leur cavalerie, et, en un instant, ils laissent de nouveau entre nos mains une foule de prisonniers.

A Mattenboett, en effet, se passaient les événements qu'avait prévus et préparés Moreau : Richepanse et Décaen, abandonnant la route d'Ebersberg, s'étaient rabattus sur celle de Hohenlinden. Richepanse, parti le premier, s'était hardiment lancé à travers les terrains sillonnés de bois et de ravins qui séparaient les deux routes, faisant des efforts inouïs pour traîner avec lui ses pièces de petit calibre. Pendant quelques instants, sa colonne fut forcée de s'arrêter : son guide s'était égaré et l'avait conduite dans des chemins affreux qu'il n'était pas même possible de suivre, car des tourbillons de neige empêchaient de distinguer les objets à dix pas. Cependant la tête de la colonne continue de s'avancer intrépidement, tandis que la brigade Drouet reste en arrière en observation. Elle arrive avec les troupes du général Riesch, qui vient d'arriver à Saint-Christophe. Richepanse, inspiré par son instinct militaire, continue sa marche offensive, et fait dire au général Drouet d'occuper fortement l'importante position que le général Decaen arrive pour le dégager ; puis il se dirige rapidement sur Mattenboett avec 6,000 hommes seulement, traînant à bras sa petite artillerie dont les affûts étaient à moitié enfoncés dans la boue. Il arrive enfin à Mattenboett, à l'autre extrémité du défilé dont Ney occupait la tête à Hohenlinden. Là, il se heurte tout à coup contre les cuirassiers de Nassau, qu'il trouve à terre, la bride de leurs chevaux passée à leurs bras. Sans leur donner le temps de se remettre en selle, il fond sur eux et les force à se rendre. Il traverse alors le village à la tête de ses troupes, et va les former parallèlement à la route de Hohenlinden, qui passe à une portée de fusil de Hohenlinden ; puis il établit ses 6 pièces de canon au centre de sa ligne, sur son front. 8 escadrons autrichiens se trouvaient rangés vis-à-vis du général Richepanse, ayant 8 bouches à feu pour les appuyer. Tandis que la 48e demi-brigade se forme, le premier de chasseurs charge la cavalerie ennemie ; mais il est pris en flanc par un escadron que masquait un ravin, et ramené en arrière. Toutefois, la 48e, croisant la baïonnette, arrête l'élan des cavaliers ennemis. La position de Richepanse n'en devient pas moins critique, car il se voit sur le point d'être cerné de toutes parts. Alors, pour ne pas donner aux Autrichiens le temps de se rendre compte de sa faiblesse, il marche résolûment sur la grande route avec la 48e et confie au général Walther le soin d'arrêter l'arrière-garde ennemie avec la 8e demi-brigade et le premier de chasseurs. Mais les Autrichiens se préparent à défendre l'entrée de la forêt avec trois pièces d'artillerie ; Richepanse, mettant l'épée à la main, s'avance au milieu de ses grenadiers, essuie impassiblement un horrible feu de mitraille, et rencontre trois bataillons hongrois qui s'avancent en colonnes serrées pour le charger. Richepanse, s'adressant à ses soldats : « Grenadiers de la 48e, s'écrie-t-il, que dites-vous de ces hommes-là? — Général, répondent les grenadiers, ils sont à nous ; marchons ! » Puis ils se précipitent comme un torrent qui renverse tout ce qui tente de leur résister. Un affreux désordre éclate au sein de la colonne autrichienne, et, à l'extrémité du défilé, des cris confus se font entendre ; c'est que Decaen, qui de Hohenlinden, refoule dans cette gorge fatale les ennemis, qui essayent inutilement d'en déboucher, et qui se trouvent broyés comme entre les deux branches d'un étau. Ney et Richepanse se rejoignent et se donnent la main en passant sur des monceaux de cadavres ; ils se jettent dans les bras l'un de l'autre en se félicitant d'un si beau résultat. De toutes parts, les Autrichiens se dispersent dans les bois ou demandent grâce au vainqueur ; on fait 80 prisonniers par milliers, on prend toute l'artillerie et les bagages. Richepanse, laissant alors à Ney le soin de compléter la victoire sur ce point, s'empresse de voler au secours de Walther, qu'il avait laissé à Mattenboett aux prises avec des forces supérieures ; en arrivant, il rencontre cet intrépide général porté sur les bras de ses soldats ; une balle lui avait traversé le corps ; mais son regard rayonnait de joie et lui faisait oublier les douleurs de sa blessure, qui, heureusement, n'était pas mortelle. Richepanse se rabat aussitôt sur Saint-Christophe pour dégager le général Drouet, luttant contre le corps du général Riesch ; mais déjà, suivant sa prévision, Drouet avait été dégagé par le général Decaen, qui avait fait lui-même beaucoup de prisonniers aux Autrichiens. Ainsi, le centre de l'armée ennemie était presque anéanti.

Tandis que ces événements se passaient au milieu de la forêt de Hohenlinden, les divisions Bastoul et Legrand, formant notre gauche, résistaient vaillamment à l'infanterie des généraux Baillet-Latour et Kienmayer, bien supérieure en nombre et ayant pour elle l'avantage de la position ; car elle occupait des ravins boisés dominant la petite plaine de Hohenlinden, et de là dirigeait sur nos soldats un feu plongeant et meurtrier. Heureusement, Bastoul et Legrand étaient appuyés par la réserve de cavalerie de d'Hautpoul et par une des deux brigades de Ney, qui s'était jeté dans le défilé avec une seule. Le général Grenier, qui commandait la division, apprend bientôt le succès de l'attaque du centre, et, quoique ses troupes fussent de moitié inférieures en nombre, il prend hardiment l'offensive sur toute sa ligne. La lutte fut opiniâtre ; les positions furent prises et reprises, et plusieurs fois des corps français et autrichiens se mêlèrent dans leur acharnement. Mais l'impulsion communiquée par la victoire rendit l'attaque de nos troupes irrésistible ; le général Legrand finit par culbuter l'ennemi dans les défilés de Lendorf, tandis que le général Bonnet, avec une brigade de la division Bastoul, le rejetait en désordre sur l'Isen. Dans ce combat partiel, les Autrichiens laissèrent entre nos mains 1,500 prisonniers et 6 pièces de canon.

La victoire était complète : il était cinq heures du soir, et la nuit couvrait de ses ombres le champ de bataille. Nous avions tué ou blessé 7,000 à 8,000 Autrichiens, fait 12,000 prisonniers, pris 300 voitures et près de 100 pièces de canon, résultat inouï jusqu'alors ; jamais encore n'avions enlevé aux Autrichiens, dans une seule bataille, une quantité aussi considérable d'artillerie.

Cette journée, la plus belle de Moreau, fut aussi une des plus grandes de ce siècle, qui en a vu pourtant de si extraordinaires ; le premier résultat qu'elle amena fut le traité de Lunéville, dont l'Autriche éperdue ne put, pour ainsi dire, discuter les conditions.

HOHENLOHE, ancien comté, puis principauté de l'Allemagne féodale, dans le cercle de Franconie. En 1806, l'acte de la Confédération du Rhin a médiatisé cette principauté, et depuis elle appartient en grande partie au Wurtemberg. Une faible partie a été placée sous la domination de la Bavière. Elle comprenait une superficie d'environ 22 myriamètres carrés.

Cette principauté a donné son nom à une ancienne famille, que l'on prétend issue de la maison des ducs de Franconie. La famille de Hohenlohe jouait un rôle considérable dès le XIIIe siècle, et l'un de ses rejetons, Geffroi, comte de Hohenlohe, fut l'ami et le confident de l'empereur Henri VI. Les deux fils de Geffroi formèrent les deux lignes de HOHENLOHE-BRAUNECK et de HOHENLOHE-HOLLOCK. La première s'éteignit au quatrième degré ; la seconde, à la mort de Craton II, en 1340, se bifurqua en deux branches, celle de HOHENLOHE proprement dite et celle de HOHENLOHE-SPECKFLD. Cette dernière seule s'est perpétuée. Elle avait pour chef, au commencement du XVIe siècle, Georges, comte de Hohenlohe-Speckfeld, d'où sont sorties toutes les branches de Hohenlohe qui existent aujourd'hui. GEORGES, mort en 1551, laissa deux fils : 1° LOUIS-CASIMIR, auteur de la branche de HOHENLOHE-NEUENSTEIN-ŒHRINGEN, divisée en deux rameaux, les HOHENLOHE-NEUENSTEIN-ŒHRINGEN, éteints en 1805, et les HOHENLOHE-NEUENSTEIN - LANGENBOURG, divisés aujourd'hui en HOHENLOHE-LANGENBOURG et HOHENLOHE-ŒHRINGEN ou INGELFINGEN dont faisait partie le général prussien de ce nom qui fut battu à Iéna en 1806, et obligé de mettre bas les armes à Preutzlow (v. plus bas) ; 2° EBERHARD, auteur de la branche de HOHENLOHE-WALDENBURG, divisée en HOHENLOHE-BARTENSTEIN et HOHENLOHE - SCHILLINGSFURST. Le premier de ces deux rameaux auquel appartient le prince Louis-Aloys, pair et maréchal de France (v. plus bas), s'est éteint dans la filiation directe en 1844, et n'existe plus que dans une subdivision collatérale, dite de HOHENLOHE-IAGSTBERG. Le second a produit le prince Alexandre-Léopold-François de HOHENLOHE SCHILLINGSFURST, évêque de Sardique (v. plus bas). Les comtes de Hohenlohe qui ne sont traité avec les princes du Sud de l'Allemagne, pour régler l'administration des forteresses, ce qui mécontenta vivement le gouvernement de Berlin. Il ne montra pas moins d'énergie dans sa lutte contre les tendances ultramontaines. Lorsque fut annoncé le concile du Vatican appelé à prononcer l'infaillibilité du pape, le ministre bavarois mit tout en œuvre pour empêcher ce résultat ou pour en prévenir les conséquences. Il provoqua même, dans ce but, une entente entre les divers Etats européens, qui ne put se réaliser. Les élections de 1869 donnèrent une chambre également partagée entre le parti clérical et les partis opposés. Il fallut la dissoudre. Devant la nouvelle chambre, M. de Hohenlohe n'ayant pu faire approuver sa politique antipressionne indiquée dans l'adresse, exposa avec beaucoup d'énergie les conséquences de la voie fatale suivie par la chambre, et donna sa démission (mars 1870).

HOHENMAUT, ville des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 39 kilom. E. de Chru-

signala surtout par sa haine contre Napoléon, qui lui offrit vainement de lui rendre sa principauté, s'il voulait adhérer à la confédération du Rhin. Il rentra dans le service actif lors de la guerre de l'indépendance, combattit à Leipzig, en 1813, et, l'année suivante, s'empara de Troyes au nom des alliés. Après la seconde Restauration, il reçut de Louis XVIII des lettres de grande naturalisation, le grade de lieutenant général et le don du château de Lunéville. En 1823, il fut appelé au commandement d'un corps de l'armée d'Espagne, sous les ordres du duc d'Angoulême. Il devint maréchal de France en 1827, et, peu après, fut élevé à la dignité de pair de France. On a lu de lui *Réflexions militaires* (Lunéville, 1818). — Son frère, Charles-Joseph-Justin-Ernest, prince de HOHENLOHE-BARTENSTEIN-IAGSTBERG, né en 1766, mort en 1838, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, auquel il renonça à l'âge de vingt ans pour la carrière militaire. Il servit, avec son frère, dans l'armée des princes, fut promu, en 1797, par le comte de Provence, au grade de maréchal de camp, passa ensuite au service de la Russie, et reçut du czar Paul Ier le grade de lieutenant général. Il fut élevé au même grade en France par Louis XVIII, après la seconde Restauration.

HOHENLOHE - WALDENBOURG - SCHILLINGSFURST (Léopold - Alexandre, prince DE), célèbre thaumaturge allemand, né à Kupferzell, près de Waldenbourg, en 1794, mort en 1850. Il était d'abord grand-vicaire de l'ex-évêque Riel, et, destiné à l'Eglise, fit ses études théologiques dans divers séminaires de l'Allemagne. Ordonné prêtre en 1815, il se rendit à Vienne pendant le Congrès, et y entra dans la Société du cœur de Jésus. Sa naissance lui ouvrit la carrière des hautes dignités ecclésiastiques, et il devint successivement grand-vicaire de Bamberg et de Gross-Wardein (1829), évêque de Sardique *in partibus* (1844), et abbé du couvent de Saint-Michel de Gaibojan. On lui attribuait le don des miracles. A Grossenbrunn, en Autriche, en 1821, il aurait rendu la vue aux aveugles, fait parler les muets, entendre les sourds, marcher les boiteux et les paralytiques. Bientôt sa présence ne fut plus nécessaire auprès pour guérir les malades : il suffisait à ceux-ci, quelque éloignés qu'ils fussent, de commucier le même jour et à la même heure qu'il disait une messe pour eux, et de réciter une prière, imprimée pour cet objet, et la même pour toutes les maladies. Beaucoup de personnes crurent à ces cures merveilleuses ; il y eut même des procès-verbaux dressés pour en certifier l'authenticité. La chose fit grand bruit en Allemagne et aussi en France, où elle ne trouva guère que des incrédules. La police ayant voulu examiner ces miracles, le prince-évêque se hâta de quitter la Bavière. Le pape lui-même ne voulut pas accorder la sanction de l'Eglise à ses miracles. On a de lui, outre autres ouvrages ascétiques : le *Chrétien priant dans l'esprit de l'Eglise catholique* (Bamberg, 1819) ; *Qu'est-ce que l'esprit du temps?* (Bamberg, 1821) ; *Recueil de discours prononcés durant l'avent* (Bamberg, 1830) ; le *Pèlerinage d'une âme cherchant Dieu dans notre vallée de larmes* ou le *Palais de la science du salut* (Vienne, 1830) ; *Esquisse de la vie intime et ecclésiastique* (Ratisbonne, 1836) ; *Œuvres posthumes*, publiées par Brunner (Ratisbonne, 1851).

HOHENLOHE - WALDENBOURG - SCHILLINGSFURST (Clovis-Charles-Victor, prince DE), homme d'Etat allemand, né en 1819. D'abord prince de Ratibor et pair, il devint, par concession de son frère aîné, prince de Hohenlohe. Sa naissance lui donnait droit de siéger dans la haute chambre bavaroise ; sa capacité reconnue lui fit accorder, en 1867, le titre de ministre de la maison du roi et des affaires étrangères. Il se fit tout d'abord remarquer, dans son administration, par une politique allemande nette et ferme ; mais, tout en travaillant à l'unification, et en faisant adopter en Bavière le système militaire prussien, il combattit vigoureusement, dès le début, les tendances de la Prusse à l'absorption des petits Etats. Sa nomination comme vice-président du parlement douanier donna même de vives espérances au parti antiprussien, et l'on put croire un instant à la formation d'une confédération du Sud. M. de Hohenlohe négocia et fit signer dans le même but un traité avec les principaux du Sud de l'Allemagne, pour régler l'administration des forteresses, ce qui mécontenta vivement le gouvernement de Berlin. Il ne montra pas moins d'énergie dans sa lutte contre les tendances ultramontaines. Lorsque fut annoncé le concile du Vatican appelé à prononcer l'infaillibilité du pape, le ministre bavarois mit tout en œuvre pour empêcher ce résultat ou pour en prévenir les conséquences. Il provoqua même, dans ce but, une entente entre les divers Etats européens, qui ne put se réaliser. Les élections de 1869 donnèrent une chambre également partagée entre le parti clérical et les partis opposés. Il fallut la dissoudre. Devant la nouvelle chambre, M. de Hohenlohe n'ayant pu faire approuver sa politique antipressionne indiquée dans l'adresse, exposa avec beaucoup d'énergie les conséquences de la voie fatale suivie par la chambre, et donna sa démission (mars 1870).

HOHENMAUT, ville des Etats autrichiens (Bohême), cercle et à 39 kilom. E. de Chru-

dim; 4,800 hab. Fabrication importante de draps et lainages. Belle cathédrale et joli hôtel de ville.

HOHENSTAUFFEN, bourg du royaume de Wurtemberg, cercle du haut Danube, à 43 kilom. N.-O. d'Ulm; 1,200 hab. Près de là on voit, sur une montagne conique, quelques restes d'un château construit en 1080, et détruit par les paysans révoltés en 1525. C'est le berceau de la famille de Hohenstauffen, dont nous allons donner l'histoire.

HOHENSTAUFFEN, célèbre famille allemande, dont les membres ont occupé le trône impérial de 1138 à 1254, et qui s'est éteinte avec Conradin en 1268. Cette maison a pour auteur FRÉDÉRIC DE BUREN qui, au commencement du XIe siècle, épousa une noble Alsacienne, nommée Hildegarde, et quitta le village souabe de Buren pour aller habiter, à quelque distance de ce lieu, le château de *Staufen*, situé sur une hauteur (*hohe*), d'où le nom de *Hohenstauffen*, porté depuis par ses descendants. — Son fils FRÉDÉRIC, mort en 1105, et regardé comme le véritable fondateur de la puissance de sa famille, se montra constamment fidèle à l'empereur Henri IV, combattit avec lui contre Rodolphe de Souabe, contre Welf de Bavière, et reçut, en récompense de ses services, la main d'Agnès, fille de l'empereur, avec l'investiture du duché de Souabe. Lorsque Henri IV alla en Italie faire la guerre au pape (1081), ce fut Frédéric qu'il choisit pour administrer l'empire pendant son absence. Ce choix, en plaçant les Hohenstauffen sur les marches du trône, et en augmentant considérablement leur puissance, excita au plus haut point la jalousie des Welfes ou Guelfes, et devint l'origine de la longue et sanglante rivalité qui eut lieu entre les deux maisons. Frédéric eut à combattre les prétentions de Berthold sur la Souabe, et en demeura définitivement possesseur en 1097. Il venait de faire avec l'empereur la guerre à Théodoric, comte de Saxe, lorsqu'il mourut. — Frédéric laissait deux fils : FRÉDÉRIC II, dit *le Borgne*, né en 1090, mort en 1146, et CONRAD, qui devint empereur en 1138 et mourut en 1152. Le nouvel empereur, en montant sur le trône (1106), confirma Frédéric II comme duc de Souabe, puis donna à Conrad le duché de Franconie (1112). A l'exemple de leur père, les deux frères montrèrent une grande fidélité à l'empereur, qu'ils soutinrent dans toutes ses guerres, et qui les nomma vicaires de l'empire lorsqu'il se rendit en Italie en 1116. Pendant son absence, Frédéric battit, sur le Rhin, Albert, archevêque de Mayence, dont il se fit un implacable ennemi. Après la mort de Henri V, le dernier empereur de la maison de Franconie, Frédéric II de Hohenstauffen, qui avait acquis une influence considérable en Allemagne, se porta candidat à l'empire; mais l'archevêque de Mayence mit tout en œuvre pour l'écarter du trône, et ce fut Lothaire, duc de Saxe, qui fut élu. Celui-ci, ennemi déclaré des Hohenstauffen, résolut d'anéantir leur puissance. Appuyé par son gendre, Henri le Superbe, duc de Bavière, il envahit les Etats de Frédéric, dont le frère, Conrad, faisait alors un pèlerinage aux lieux saints. Le duc de Souabe opposa à l'empereur Lothaire une vive résistance, et, après le retour de Conrad, les chances de la guerre devinrent tellement favorables aux deux frères, que Conrad, traversant les Alpes, se fit couronner roi d'Italie à Monza (1128). Mais l'opposition que lui firent le pape et les guelfes en Italie, et le nombre croissant de ses ennemis en Allemagne, le contraignirent, ainsi que son frère Frédéric, à faire leur soumission à l'empereur. Lothaire pardonna aux deux frères, qui conservèrent l'intégrité de leurs biens et se rendirent avec lui en Italie. Après la mort de Lothaire (1137), Conrad fut élu empereur (1138) sous le nom de Conrad III. Peu de temps après l'avénement au trône impérial de la famille des Hohenstauffen, Conrad exigea que Henri le Superbe, duc de Saxe, et son frère, Welf, duc de Bavière, renonçassent à leurs possessions. Ils refusèrent, et la guerre éclata. Henri le Superbe mourut presque aussitôt (1139); mais Welf continua la lutte et fut vaincu dans deux grandes batailles, à Weinsberg (1140) et à Flochberg (1150). Le duc de Souabe, Frédéric II, était mort en 1146; son frère, l'empereur Conrad, mourut en 1152, et, après lui, son neveu, FRÉDÉRIC Ier *Barberousse*, fils de Frédéric, fut élu empereur. La puissance des guelfes fut alors complétement brisée en Allemagne. Après la mort de Barberousse (1190), son fils, HENRI VI, lui succéda comme empereur et roi d'Allemagne. Lorsqu'il mourut, en 1197, son fils FRÉDÉRIC n'était âgé que de deux ans. L'oncle de ce dernier, PHILIPPE, frère de Louis VI, duc de Souabe et de Toscane, né en 1181, devint empereur en 1198; mais le pape lui opposa Othon de Brunswick, contre lequel il entra en lutte. Il allait en triompher lorsqu'il fut assassiné, en 1208, par un émissaire du pape Innocent III. Othon IV, de Bunswick, prit alors la couronne impériale; mais lorsqu'il voulut exercer ses droits en Italie, il trouva une vive résistance dans Innocent III, qui, irrité de ne pas trouver en lui un agent docile de ses prétentions, jeta les yeux sur le fils de Henri VI, le jeune FRÉDÉRIC, roi de Sicile, déclara Othon déchu de ses droits et souleva contre lui une partie de l'Allemagne. Frédéric alla se mettre à la tête de ses partisans, se fit couronner empereur à Aix-la-Chapelle, sous le nom de Frédéric II, vainquit Othon et devint seul maître de l'empire. En 1220, il fit élire roi des romains son fils aîné HENRI, né en 1209, dans le but de rendre l'empire héréditaire dans sa famille. Henri épousa, en 1225, Marguerite d'Autriche, qui avait des droits éventuels à l'héritage de ce pays; mais, à l'instigation du pape, il se révolta contre son père, qui le déclara déchu de ses droits (1235) et l'envoya prisonnier à Mortorano, en Italie, où il mourut en 1242. En 1237, FRÉDÉRIC II fit couronner roi des Romains, à Spire, son second fils, CONRAD IV, qui devint empereur après la mort de son père, en 1250. Conrad, contraint, par les embarras de tout genre que lui suscita le pape, de quitter l'Allemagne, se rendit en Sicile auprès de son frère Manfred et mourut empoisonné en 1254. Il laissait un fils, CONRAD ou CONRADIN, qui fut pendu à Naples, par ordre de Charles d'Anjou, en 1268, après avoir été fait prisonnier à la bataille de Tagliacozzo. Avec cet infortuné prince finit la dynastie des Hohenstauffen.

Raumer a publié une histoire estimée des empereurs de la maison de Hohenstauffen (Leipzig, 1823, 6 vol. in-8°).

HOHENSTEIN, ville du royaume de Saxe, cercle et à 12 kilom. N.-E. de Zwickau, sur les pentes du Laugenberg; 5,400 hab. Industrie très-active; filature de laine et de coton; fabrication de lainages, toiles et cotons.

HOHENSTEIN, comté de Prusse, dans la province de Hanovre, au S.-E. de la principauté d'Hildesheim; 26 kilom. de longueur sur 13 de largeur; 8,000 hab. Les localités principales sont Ilefeld et Neustadt. Dès le milieu du XIIe siècle, il appartenait à la maison des comtes de Rielstein, qui a formé une branche perpétuée jusqu'au commencement du XVIIe siècle, et portant le titre de comtes de Hohenstein. Après différents partages, il se forma, au milieu du XIVe siècle, deux lignes principales, celle de Hohenstein-Kletteaberg, et celle de Hohenstein-Heldrungen.

HOHENTHAL (Pierre HOHMANN DE), négociant allemand, né à Kœnnern, dans le cercle de la Saale (Saxe), en 1663, mort en 1732. Il commença par être commis chez un marchand de Leipzig, montra une rare aptitude commerciale et fonda dans cette ville une maison de commerce qui prit un développement rapide et acquit une importance considérable. Pierre Hohmann devint alors un personnage et jouit d'un crédit et d'une considération tels en Allemagne, que l'empereur Charles VI lui conféra, en 1717, le titre de chevalier de Hohenthal. Ses descendants ont reçu le titre de barons en 1733, et de comtes en 1790. Il existe encore deux branches de cette famille, celle de Hohenthal-Dœllkau et celle de Hohenthal-Kœnigsbrück.

HOHENTWIEL, hameau du royaume de Wurtemberg, dépendance du cercle de la forêt Noire, et enclavé dans le territoire du grand-duché de Bade, près de la frontière Suisse, à 28 kilom. S. de Tuttlingen; 60 hab. Ruines d'une forteresse jadis célèbre, rasée en 1800 par le général Vandamme.

HOHENWARTH (Sigismond-Antoine, comte DE), prince de Gerlachstein, prélat allemand, né à Gerlachstein en 1730, mort à Vienne en 1820. Il entra, en 1747, dans l'ordre des jésuites, fut successivement professeur à Trieste, à Laybach, au Theresianum de Vienne, où il se lia avec Neumann, Eckhell et autres savants distingués, devint en 1778 instituteur des fils du duc de Toscane, et revint à Vienne après avoir passé douze années à Florence. Nommé évêque de Trieste en 1792, de Saint-Poelten en 1784, il fut promu archevêque de Vienne en 1803. Le comte de Hohenwarth devint, en 1806, président de la commission d'instruction publique. Il se signala par sa bienfaisance, par son amour pour les sciences et les arts, et composa une *Histoire de la maison de Lorraine*.

HOHENWARTHE s. f. (o-è-nouar-te; *h* asp. — de *Hohenwarth*, sav. allem.). Bot. Syn. de KENTROPHYLLE, genre de carduacées.

HOHENZOLLERN (PRINCIPAUTÉS DE), anciennes principautés suzeraines de l'Allemagne du Sud, ayant fait partie de la Confédération germanique jusqu'en 1849, et réunies depuis cette époque à la monarchie prussienne. Ces principautés sont au nombre de deux : la principauté de Hohenzollern-Hechingen, et celle de Hohenzollern-Sigmaringen.

La principauté de Hohenzollern-Hechingen se compose d'un territoire de près de 4 myriamètres carrés, et compte environ 21,000 hab., la plupart catholiques, et répartis dans une ville, Hechingen, capitale, 3 bourgs et 25 villages. Cet ancien Etat, situé dans une contrée montagneuse que traverse le Rauhe-Alp, est compris entre le grand-duché de Bade, le Wurtemberg et la principauté de Hohenzollern-Sigmaringen. Le Starzel, affluent du Necker, et quelques cours d'eau sans importance, tributaires du Danube, arrosent cette contrée, dont les vallées, généralement fertiles, produisent des grains en quantité suffisante pour la consommation des habitants. L'industrie de ce pays est très-bornée; elle ne consiste guère que dans le tissage de la laine et la filature du coton.

La principauté de Hohenzollern-Sigmaringen, bornée au N. par le Wurtemberg et le grand-duché de Bade, a près de 4 myriamètres carrés de superficie et une population de 43,000 hab., la plupart catholiques, et répartis dans 4 villes, 7 bourgs et 70 villages ou hameaux. Capitale, Sigmaringen. Les terres situées au S., sur la rive droite du Danube, offrent beaucoup de plaines fertiles et jouissent d'un climat tempéré. Sur la rive opposée du fleuve, dans la partie méridionale de cette principauté, le sol, au contraire, est pierreux et ingrat. Le voisinage de la chaîne de l'Alp donne au climat une grande âpreté. Cependant l'industrie et l'opiniâtreté des habitants ont triomphé de l'ingratitude du sol, et l'agriculture y est assez avancée. On ne peut pas en dire autant de l'industrie, qui ne consiste que dans l'exploitation et le travail du fer, et dans la filature et le tissage du lin. Le Danube, qui traverse la contrée, n'y est pas encore navigable. Les principaux affluents de ce fleuve, qui arrosent le territoire de l'ex-principauté, sont le Lauchart, la Schmiech, le Necker, l'Eyach et le Glatt.

HOHENZOLLERN ou **ZOLLERN**, forteresse de la principauté prussienne d'Hohenzollern-Hechingen, à 2 kilom. S. d'Hechingen, sur le Zollerberg, qui a une altitude de 842 mètres. Cette forteresse, berceau de la famille de Hohenzollern, fut construite au XIe siècle, époque à laquelle remonte la chapelle de Saint-Michel qu'on y voit encore aujourd'hui. Elle fut prise et détruite en 1423 par les troupes alliées des villes impériales souabes; mais le margrave Albert de Brandebourg la fit reconstruire en 1454. Pendant la guerre de Trente ans, les Suédois et les Wurtembergeois la prirent et la dévastèrent tour à tour, au point qu'elle tomba complétement en ruine. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, fit reconstruire, de 1850 à 1855, cet antique berceau de sa famille, dans le style du XIVe siècle, et la transforma en un magnifique château royal, flanqué de cinq tours. Ontre la vieille église catholique, qui a été restaurée, le château renferme une église évangélique.

HOHENZOLLERN, famille allemande, qui tire son nom du vieux château de Zollern ou Hohenzollern, en Souabe, et à laquelle appartient la famille royale de Prusse. Cette maison aurait eu pour chef, d'après la tradition, TASSILLON, comte de Souabe, qui était contemporain de Charlemagne. Tassillon bâtit la forteresse de Zollern, où il s'établit. Les premiers qui prirent le nom de comtes de Zollern, furent BURCKHARD et WÉZEL ou Vinceslas de Zobre, qui périrent en 1061 dans les guerres civiles de la minorité de l'empereur Henri II. L'un eut pour fils FRÉDÉRIC Ier de Zobre, qui est mentionné dans les chroniques comme le fondateur du couvent d'Alpirsberg (1095), tandis que Frédéric Ier n'a que le titre de prévôt de ce couvent. Frédéric Ier eut six fils, dont deux seulement lui survécurent, savoir : FRÉDÉRIC II, qui mourut après 1142 et qui fut le fondateur de la famille des burgraves de Zollern-Nuremberg, et BURCKHARD, dont l'histoire fait mention entre 1120 et 1150, et de qui descendaient les comtes de Zollern-Hohenberg. Le comte FRÉDÉRIC III, qui mourut en 1200, fut l'un des plus fidèles conseillers des empereurs Frédéric Ier et Henri VI, et prit en 1192 le titre de burgrave de Nuremberg, du chef de sa femme Sophie, héritière du dernier burgrave de cette ville. Ses deux fils, FRÉDÉRIC IV et CONRAD Ier, sont également désignés sous les titres de comtes de Zobre et de burgraves de Nuremberg. En 1226, la maison, dont les possessions respectives étaient restées entièrement confondues jusque-là, se divisa en deux lignes, qui existent encore aujourd'hui : la ligne de Franconie et celle de Souabe. La première eut le burgraviat de Nuremberg et les importantes propriétés que la famille avait acquises en Franconie, tandis que la seconde hérita du comté de Zollern et des domaines primitifs situés en Souabe.

— LIGNE DE FRANCONIE. Le fils de Conrad Ier, Conrad II, mort en 1260, fut le premier, parmi les burgraves de Nuremberg, de la famille de Zollern, qui se borna à ce simple titre de burgrave. Il fut l'un des hommes les plus influents de son temps. L'aîné de ses fils, Frédéric III, lui succéda dans le burgraviat, et épousa Elisabeth, l'une des héritières du dernier comte de Méranie, laquelle lui apporta des biens considérables, dans lesquels se trouvait comprise la ville de Baireuth. Il contribua beaucoup à l'élection de Rodolphe de Habsbourg à l'empire, et reçut de ce prince, en récompense, des fiefs considérables. A Frédéric III, qui mourut en 1297, succédèrent tour à tour ses deux fils, Jean Ier, mort en 1299, et Frédéric IV, mort en 1334. Ce dernier vécut sous trois empereurs d'Allemagne. Il eut quatre fils, dont les deux aînés, Jean II, mort en 1357, et Conrad IV, mort en 1334, régnèrent en commun jusqu'à la mort de Conrad, auquel succéda le quatrième frère, Albert, mort en 1361. A Jean II succéda, en 1357, son fils Frédéric V, mort en 1398, qui, par un partage, sépara ses possessions de celles de son oncle Albert. Frédéric V, surnommé *le Conquérant*, chercha surtout à arrondir ses Etats, qu'il agrandit considérablement, et fut élevé, en 1363, par l'empereur Charles IV, au rang de prince de l'Empire. Il abdiqua peu de temps avant sa mort et laissa ses Etats à ses deux fils : Jean III, mort en 1420, et Frédéric VI, mort en 1440. Ceux-ci régnèrent en commun jusqu'en 1403, où intervint un partage, qui donna à Jean III les pays qui formèrent la principauté de Baireuth, et à Frédéric VI ceux dont se composa la principauté d'Anspach. L'un et l'autre accrurent encore considérablement leurs Etats respectifs. Jean III étant mort sans enfants, les deux principautés se trouvèrent de nouveau réunies sous la souveraineté de Frédéric VI. En 1415, il reçut de l'empereur Sigismond l'électorat de Brandebourg, et prit, comme électeur, le nom de Frédéric Ier. Son onzième successeur, l'électeur Frédéric III, fut le premier roi de Prusse, sous le nom de Frédéric Ier.

— LIGNE DE SOUABE. Fondée, comme nous l'avons vu, par Frédéric, comte de Zollern, qui mourut en 1251, elle atteignit son plus haut point de puissance sous son fils Frédéric II, surnommé *l'Illustre*. Affaiblie à différentes reprises par des partages, elle ne reprit quelque éclat qu'au commencement du XVIe siècle, sous le comte Eitel-Frédéric IV, conseiller intime de l'empereur Maximilien, et conseiller de chambre impériale, qui mourut en 1512, après avoir vu l'empereur rendre héréditaire dans sa famille le titre de chambellan de l'empire. Son fils, Frédéric V, fut l'ami et le compagnon d'enfance de Charles-Quint, et mourut empoisonné à Pavie (1525). Charles Ier, fils du précédent, mort en 1576, hérita en 1529 des comtés de Sigmaringen et de Væhringen, et devint plus tard président du conseil aulique. A sa mort, il partagea ses biens entre ses deux fils et forma ainsi deux branches différentes des Hohenzollern de Souabe. De ses deux fils, l'aîné, Eitel-Frédéric VI, né en 1545, mort en 1605, bâtit le château d'Hechingen, où il fixa sa résidence, et prit le nom d'*Hohenzollern-Hechingen*, tandis que le cadet, Charles II, né en 1547, mort en 1606, prit celui de *Hohenzollern-Sigmaringen*. Le comte Jean-Georges d'Hohenzollern-Hechingen, fils d'Eitel-Frédéric VI, fut élevé, en 1623, par l'empereur Ferdinand II, au rang de prince de l'empire, et ce titre fut également accordé en 1638 au chef de la branche de Sigmaringen. En 1692, l'empereur Léopold Ier décida que ce titre serait aussi donné aux fils puînés des deux familles, en en exceptant toutefois la ligne collatérale d'Hohenzollern-Hagerloch. Les possessions des Hohenzollern devinrent donc deux principautés souveraines et indépendantes de l'empire; seule, la juridiction criminelle releva de l'empereur. Des traités d'hérédité furent conclus en 1695 avec l'électeur de Brandebourg, et, en 1707, avec les margraves de Baireuth et d'Anspach, et furent annulés par la convention, dite *statut de famille*, du 24 janvier 1821, laquelle fut approuvée par le roi de Prusse, en sa qualité de chef de toute la famille de Hohenzollern. A la suite des bouleversements politiques de 1848, les deux princes régnants, Frédéric-Guillaume de Hohenzollern-Hechingen et Charles-Antoine de Hohenzollen-Sigmaringen, abdiquèrent l'un et l'autre, le 7 décembre 1849, et leurs Etats appartinrent au roi de Prusse, qui en prit possession le 12 mars 1850. Les deux princes rentrèrent dans la vie privée, avec les prérogatives de princes cadets de la maison royale de Prusse et le titre d'Altesse. La branche de Hohenzollern-Hechingen a pour chef actuel le prince Frédéric-Guillaume, né en 1801, général d'infanterie au service de la Prusse; il réside à Hohlstein, en Silésie. Veuf en 1847 d'Eugénie, princesse de Leuchtenberg, il a épousé morganatiquement, en 1850, Amélie, comtesse de Rothenbourg, née en 1832, avec laquelle il a divorcé en 1863, après en avoir eu deux enfants, qui portent les titres de comte et comtesse de Rothenbourg.

Le prince Charles-Antoine, chef de la branche de Hohenzollern-Sigmaringen, est né en 1811. Général d'infanterie dans l'armée prussienne, il a en outre été placé, de décembre 1848 à mars 1852, avec le titre de ministre-président, à la tête du cabinet libéral prussien, et il devint ensuite gouverneur militaire des provinces du Rhin et de la Westphalie. En 1861, il a reçu le titre d'Altesse royale. De son mariage avec la princesse Joséphine de Bade, née en 1813, et qu'il a épousée en 1834, il a eu quatre fils et une fille. Le prince héréditaire, Léopold (v. plus bas), a épousé, en 1861, l'infante de Portugal. Charles-Eitel-Frédéric-Zéphyrin-Louis, frère puîné du précédent, né en 1839, est devenu en 1866 prince de Roumanie, sous le nom de Charles Ier. Il était précédemment sous-lieutenant dans le 2e régiment de dragons prussiens. Son règne a été signalé jusqu'ici par d'assez graves dissensions. Un autre fils du prince Charles-Antoine, le prince Antoine-Egon, né en 1841, était lieutenant dans le 1er régiment de la garde prussienne, et fit la campagne de 1866; à la bataille de Sadowa, il fut blessé à la jambe de quatre coups de feu, et mourut quelques jours après des suites de l'amputation qu'on avait dû pratiquer. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, a fait faire sur l'histoire primitive de sa famille des recherches qui ont abouti à la publication des ouvrages suivants : *Antiquités et monuments artistiques de l'illustre maison de Hohenzollern; Recherches sur les Hohenzollern; les Ancêtres de la maison royale de Prusse*, etc. Tous ces ouvrages ont été publiés à Berlin.

HOHENZOLLERN - SIGMARINGEN (Léopold - Etienne - Charles - Antoine - Gustave-Edouard-Thassilo, prince héréditaire DE), né le 22 septembre 1835. Il est le fils aîné de Charles-Antoine-Joachim, et le petit-fils d'Antoinette-Marie, née Murat. En 1861, il a épousé la princesse Antonia, sœur du roi actuel de Portugal. Il est major du 1er régiment d'infanterie de la garde prussienne. Mais il serait peu connu à ces divers titres, si, en 1870, le gouvernement espagnol ne lui avait offert inopinément la couronne d'Espagne. On sait quelles furent, pour la France, les épouvantables conséquences de ce fait (v. GUERRE DE 1870). Durant cette campagne néfaste, Léopold de Hohenzollern était attaché à l'état-major du roi de Prusse.

HOHÉRIE s. f. (o-é-rî; *h* asp. — de *Hoher*, sav. angl.). Bot. Genre d'arbustes, de la famille des sterculiacées, tribu des hélictérées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent en Australie.

HOHNBAUM (Charles), médecin allemand, né à Cobourg en 1780. Reçu docteur en 1803, il a pratiqué son art dans diverses villes et il est devenu, vers 1815, médecin du duc de Saxe-Meiningen. On lui doit un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *De l'apoplexie pulmonaire* (Erlangen, 1817); *De la marche progressive des maladies* (Hildburgh, 1826). Il a publié de nombreux articles dans divers recueils, rédigé la *Conversation médicale* avec le docteur Ferdinand Jahn et traduit quelques ouvrages de médecine anglais et français.

HOHO s. m. (o-o; *h* asp.). Ornith. Espèce de grimpereau, qui vit sur les côtes de l'océan Pacifique.

HOHOU s. m. (o-ou; *h* asp. — de *hoactou*, nom mexicain de la femelle de l'oiseau). Ornith. Espèce de héron, qui habite le Mexique, et qu'on appelle aussi HÉRON HUPPÉ DU MEXIQUE.

HOIE s. f. (oî; *h* asp.). Comm. Sorte de houille.

HOIR s. m. (oir — lat. *hæres*, même sens). Jurispr. Héritier : *Que de précautions légales et compliquées ont exigées l'organisation de la famille, les droits matrimoniaux, tutelles, reprises des* HOIRS *et ayants cause!* (Chateaub.) ‖ *Hoir de quenouille*, Fille héritière d'un fief.

HOIRIE s. f. (oi-rî — rad. *hoir*). Jurispr. Héritage, succession qui appartient à l'héritier direct : *Ils ne se cachent point pour voler les veuves, ruiner les villageois, butiner l'*HOIRIE *des orphelins.* (P. Lejeune.) ‖ Droit que l'on a de succéder à un défunt, en ligne directe ou collatérale. ‖ *Avance d'hoirie*, Avance faite à un enfant, sous la condition que, plus tard, dans le partage de la succession, il en tiendra compte à ses cohéritiers :

Mon oncle, pour ce soir, il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'*hoirie*.
REGNARD.

HOIRIN s. m. (oi-rain). Anc. mar. Bouée, bois qu'on laisse flotter pour indiquer la place où l'ancre est mouillée.

HOIRIRI s. m. (oi-ri-ri; *h* asp.). Bot. Espèce d'ananas.

HOITLALLOTL s. m. (oi-tla-lotl; *h* asp.). Ornith. Oiseau du Mexique, peu connu.

HOITZIE s. f. (oi-tzî; *h* asp. — de *Hoitz*, n. pr.). Bot. Genre de sous-arbrisseaux, de la famille des polémoniacées, dont l'espèce type croît au Mexique, et qui sert à faire des cataplasmes pour la tête.

HOITZILAZTATL s. f. (oi-tzi-la-ztatl; *h* asp.). Ornith. Nom indigène du héron blanc du Mexique. V. ZILATAT.

HOITZITZILTOTOTL s. m. (oi-tzi-tzil-to-totl; *h* asp.). Ornith. Nom indigène du colibri piqueté du Mexique.

HOITZLACUATZIN s. m. (oit-zla-ku-a-tzain; *h* asp.). Mamm. Nom mexicain du coendou.

HOJEDA ou **OJEDA** (Alonzo DE), navigateur et aventurier espagnol, né à Cuença vers 1465, mort vers 1515. Issu d'une famille noble, il fut élevé dans la maison du duc de Medina-Celi. Beau cavalier, bien que de petite taille, doué d'un courage, d'une force et d'une agilité surprenantes, Hojeda se signala, tout jeune encore, par de surprenants traits d'audace, en présence de la reine Isabelle et en combattant contre les Maures de Grenade. En 1493, il accompagna Colomb dans son deuxième voyage en Amérique, fut chargé par lui d'explorer l'intérieur d'Hispaniola, rendit un service signalé à la colonie en arrêtant et en enlevant au milieu de son peuple Caonabo, le chef caraïbe de l'intérieur, et contribua par son intrépidité à l'écrasement des Caraïbes dans le combat de la Vega. De retour en Espagne, Hojeda se trouvait à la cour lorsqu'arrivèrent les nouvelles de Colomb concernant les découvertes qu'il avait faites dans son troisième voyage. Hojeda conçut immédiatement le projet de suivre les traces de l'amiral, de manière à profiter de ses découvertes, et, comme il jouissait de la faveur de Fonseca, ce projet fut aussitôt approuvé que conçu. Ayant armé quatre vaisseaux, il quitta l'Espagne le 20 mai 1499, accompagné d'Amerigo Vespuccio et du pilote La Cosa, et atteignit le continent de l'Amérique du Sud à peu de distance de l'équateur. Ne perdant plus dès lors la côte de vue, il passa devant les embouchures de l'Essequibo, de l'Orénoque, et reconnut toute la côte de Venezuela jusqu'au cap Vela, d'où il fit voile pour Hispaniola. Après avoir cherché sans succès à expulser Colomb de cette île, il dut la quitter, en février 1500, emmenant avec lui en Espagne un grand nombre d'esclaves, qu'il vendit à un très-haut prix. En 1501, Hojeda quitta de nouveau Cadix avec A. Vespuccio, et se rendit au golfe de Maracaïbo, avec l'intention d'y établir une colonie; mais il avait un caractère trop violent pour pouvoir conserver le commandement. Des dissensions s'élevèrent parmi ses compagnons, qui se révoltèrent contre lui et le chargèrent de chaînes. Plein de confiance en sa force physique, il se jeta à la mer, espérant nager jusqu'à terre et échapper ainsi aux mutins; mais entraîné par le poids de ses chaînes, il allait disparaître sous les vagues, lorsqu'une barque envoyée à son secours le sauva d'une mort certaine. Le roi lui ayant concédé, en 1508, la vaste étendue de pays comprise entre le milieu du golfe de Darien ou d'Uraba (c'est-à-dire des *canots*) et le cap Vela, nommée alors la Nouvelle-Andalousie, Hojeda partit pour l'Amérique afin d'y fonder un établissement. Il était accompagné de Jean de La Cosa, de Balboa, de François Pizarre, et une maladie imprévue avait seule empêché Fernando Cortez de se joindre à lui. Sur les côtes de Carthagène, Hojeda fut fort mal reçu par les naturels belliqueux de cette partie du nouveau monde. Les flèches empoisonnées et les masses toujours grossissantes des Indiens eurent raison de la supériorité des armes et des avantages de la discipline. Soixante-dix Espagnols, qui avaient débarqué, périrent victimes de leur imprudence : le pilote Jean de La Cosa était au nombre des morts, et Hojeda ne dut son salut qu'à la rapidité de sa fuite. Il parvint à se cacher dans un petit bois, où il fut recueilli peu après par ses compagnons, à demi mort de fatigue et de faim. Instruit par ce désastre, Hojeda se garda bien d'engager de nouvelles collisions avec les naturels et bâtit, dans le golfe de Darien, un fort qu'il nomma Saint-Sébastien. Mais la famine ne tarda pas à se faire sentir dans la colonie naissante; des maladies se déclarèrent, et les souffrances de ses compagnons devinrent telles, qu'Hojeda se vit obligé d'aller à Hispaniola pour essayer de se procurer des provisions. Mais pendant la traversée, Talavero, qui le conduisait, le fit enchaîner et le déposa avec quelques Espagnols dans l'île de Cuba. Hojeda, après avoir couru les plus grands dangers, parvint à gagner Hispaniola, où, épuisé par les fatigues, il termina dans la misère sa carrière aventureuse. Il a laissé des mémoires qui sont restés manuscrits.

HOJEDA (Diego DE), poëte espagnol, né à Séville. Il vivait au commencement du XVIIe siècle, entra dans l'ordre des dominicains et se rendit à Lima, où il mourut supérieur d'un couvent. On a de lui un poëme en douze chants sur la Passion, intitulé : *Christiada* (Séville, 1611). D'après Ticknor, la versification en est gracieuse et douce, et le poëme est conduit avec art; mais, trop souvent, le style porte la marque du mauvais goût du temps et n'est pas approprié à la grandeur du sujet.

HOKANSON (Olof), homme politique suédois, né dans la province de Blekingie en 1695, mort à Stockholm en 1769. Fils de paysan, il ne cessa pendant toute sa vie de se livrer aux travaux rustiques et reçut l'instruction la plus élémentaire; mais, doué de puissantes facultés oratoires, il acquit une grande influence dans sa province, fut membre de toutes les diètes qui se réunirent de 1731 à 1769 et devint, à huit reprises, président de l'ordre des paysans. « Hokanson, dit Catteau-Calleville, conserva toujours la simplicité de mœurs qu'il avait héritée de ses pères, et, après avoir discuté dans les assemblées nationales les objets les plus importants, après avoir paru dans les cercles de la cour et des grands du royaume, il retournait dans son village pour reprendre les travaux des champs. » Le roi Frédéric ayant fait, en 1745, un voyage dans le midi de la Suède, alla rendre visite à Hokanson, qui avait été un constant défenseur de l'autorité royale. — Son fils, Anders DE HOKANSON, né en 1749, mort en 1813, reçut le titre de baron en 1809 et devint président du collége de commerce en 1812. — Un savant polyglotte suédois du même nom, Pierre HOKANSON, né à Bexeda, dans la province de Joenkœping, en 1792, mort en 1829, connaissait, outre la plupart des langues qui se parlent en Europe, l'arabe, le persan, etc.

HOL ou **HOLO** (gr. *holos*, tout entier, très-probablement du même radical que le gothique *alls* et le sanscrit *alis*, excessif, *alan*, beaucoup; de la racine *al*, occuper, remplir, grec *ouló*, latin *alo*, *oleo*, gothique *ælian*). Préfixe qui veut dire ENTIER.

HOLÀ interj. (o-là; *h* asp. — de *ho* et de *là*). On s'en sert pour appeler, pour attirer l'attention : HOLÀ! *n'y a-t-il personne ici?* (Mol.) HOLÀ! *monsieur Robinet, monsieur Robinet, approchez-vous du monde.* (Mol.)

Oh! oh! quelle caresse et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt; *holà!* Martin-Bâton.
LA FONTAINE.

‖ Sert aussi pour arrêter, pour dire C'est assez :

Après l'*Agésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!
BOILEAU.

— s. m. *Mettre le holà*, Faire cesser des gens qui se querellent, qui se battent : *Vous serez obligé de venir* METTRE LE HOLÀ.

HOLACANTHE s. m. (o-la-kan-te — du préf. *hol*, et du gr. *akantha*, épine). Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des chétodons : *Les* HOLACANTHES *parviennent à une taille assez grande.* (Valenciennes.) *L'*HOLACANTHE *ciliaire est assez répandu dans les Antilles.* (A. Guichenot.)

— **Encycl.** Les *holacanthes* sont caractérisés par la forme ovale régulière de leur corps; par leur nageoire dorsale à rayons peu élevés et presque tous égaux; leur bouche étroite garnie de dents mobiles et flexibles et terminée par un museau plus ou moins allongé; enfin, et surtout, par leur préopercule, dentelé sur les bords et muni d'une longue épine horizontale, dirigée en arrière pendant le repos, mais pouvant s'écarter à volonté et devenir ainsi une arme puissante. Ce genre comprend au moins vingt-cinq espèces, répandues dans les mers tropicales. Ce sont, en général, de très-beaux poissons, de taille moyenne, à couleurs distribuées par raies, par bandelettes, par cercles, souvent aussi par larges écharpes; on les appelle vulgairement *demoiselles* ou *veuves coquettes*. Ils atteignent quelquefois de grandes dimensions ($0^m,40$) et sont, en général, très-recherchés comme aliment. « Le plus célèbre des *holacanthes*, dit A. Guichenot, pour la singularité de son vêtement et la beauté de ses couleurs, est celui que les Hollandais des Moluques ont appelé *empereur du Japon*, quoiqu'il ne soit pas connu au Japon, et qu'il appartienne à toutes les parties chaudes de la mer des Indes; et Commerson, qui l'a dessiné à l'île de France, nous apprend que les habitants lui donnent le nom plus modeste de *guingam*, emprunté des fines étoffes de coton de l'Inde, rayées comme ce poisson. Il est, en général, d'une forme un peu plus élevée que la plupart des espèces du genre. Son museau est un peu retroussé, sa mâchoire supérieure avance plus que l'autre; tout son corps est d'un bleu noirâtre; trente ou trente-deux raies longitudinales d'un jaune orangé en parcourent l'étendue depuis le bord de la dorsale. C'est, dit-on, de tous les poissons que l'on mange communément aux Indes, le plus estimé; sa chair est souvent plus grasse que celle de nos saumons; son goût est très-agréable. » L'*holacanthe* de Lamarck est d'une teinte orangée; on lui donne le nom hollandais de *quicksteert*, qui signifie *lavandière* ou *hoche-queue*, parce que sa nageoire caudale se remue vivement. Sa chair est blanche et d'un goût agréable. Renard assure que les deux sexes ne s'abandonnent jamais, et que, si l'un est pris, l'autre suit le pêcheur, et se jette même dans les filets ou sur le rivage. L'*holacanthe* duc ou duchesse, appelé aussi *toile-peinte*, a été trouvé dans les parages de la Nouvelle-Guinée. Ses couleurs sont très-agréables; le corps est divisé par bandes alternativement jaunes et bleues; la tête, la gorge et la poitrine sont d'un gris violacé. L'*holacanthe* géométrique ou de Nicobar présente de chaque côté jusqu'à huit cercles concentriques, dont les quatre intérieurs sont entiers; c'est la plus petite espèce du genre; elle dépasse rarement $0^m,10$ de longueur.

HOLAGOU, prince des Mongols de Perse. V. HOULAGOU.

HOLAN s. m. (o-lan; *h* asp.) Comm. Espèce de batiste de Flandre.

HOLANDA (Francisco DE), peintre portugais, né en 1518, mort en 1584. Il était fils d'un habile peintre miniaturiste, qui lui apprit son art et l'envoya compléter ses études à Rome. Le jeune artiste entra dans cette ville en relation avec Michel-Ange et avec Giulio Clovio, surnommé le *Raphaël de la miniature*, profita des leçons et des conseils de ces maîtres, puis visita les principales villes d'Italie. Holanda fit plusieurs portraits pour Charles-Quint et exécuta pour Jean III de Portugal des peintures à l'huile destinées à la décoration des palais et des églises de Lisbonne. Il excella surtout dans la miniature et dans l'ornementation des livres. « Passionné pour le mouvement artistique qui se manifesta lors de la Renaissance, dit M. F. Denis, il voulut enrichir son pays de ce qu'il trouva de plus rare. Ce fut dans ce but qu'il écrivit et dessina, vers 1548, un beau volume, resté manuscrit et intitulé : *Dos livros da peintura antiga*. Selon divers auteurs, cet incomparable album, qui est aussi un savant traité, se trouvait encore naguère à Madrid. » Le comte Raczynski a inséré dans son ouvrage intitulé : les *Arts en Portugal*, la partie littéraire, moins le premier livre, de ce travail intéressant. Holanda cultivait la poésie et a laissé quelques ouvrages manuscrits.

HOLARRHÈNE s. m. (o-la-rè-ne — du préf. *hol*, et du gr. *arrên*, mâle, vigoureux). Bot. Genre de plantes, de la famille des apocynées, tribu des échitées, comprenant plusieurs arbrisseaux, qui croissent dans l'Inde.

HOLASTÉE s. m. (o-la-sté — du préf. *hol*, et du gr. *asteios*, poli). Ichthyol. Espèce de coffre.

HOLBACH (Paul-Henri THIRY, baron D'), philosophe et littérateur français, né à Heidelsheim (Palatinat) en 1723, mort à Paris en 1789. « C'était, dit J.-J. Rousseau, un fils de parvenu, qui jouissait d'une assez grande fortune. Il fut élevé à Paris, où il reçut une éducation distinguée, et y passa la plus grande partie de sa vie. Riche, bienfaisant jusqu'à la prodigalité, bienveillant jusqu'à la faiblesse, instruit, animé de cet amour pour les lettres et pour les spéculations de la pensée, de cette passion pour le progrès, qui sont les traits caractéristiques de l'époque, il fit de sa maison une sorte d'institut des libres penseurs. Ses dîners sont restés célèbres : il y réunissait les esprits les plus brillants et les plus hautes intelligences du temps, Rousseau, Buffon, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Raynal, Grimm, Marmontel, Condillac, Turgot, etc. Mais il ne fut pas seulement le *maître d'hôtel de la philosophie*, comme l'avait surnommé le spirituel abbé Galiani; il n'était pas déplacé au milieu de ce cénacle philosophique; ses vastes connaissances, son esprit audacieux, ses idées aventureuses et hardies lui ont assuré une place, et non point la dernière, dans ce groupe de lutteurs qui battaient en ruine les institutions du passé. Nul d'entre eux, peut-être, si ce n'est La Mettrie, ne poussa à des conséquences plus extrêmes les théories sensualistes et matérialistes. Passionné pour la liberté, il lui semblait voir des instruments de tyrannie dans les dogmes de la Providence et de l'immortalité de l'âme, et, pour mieux émanciper le genre humain, il lui ôtait Dieu et l'âme, et lui laissait, en manière de compensation, la matière et le mouvement, ce qu'il appelait la *nature*. En politique, d'Holbach se prononce contre la démocratie, à cause des incurables superstitions de la multitude; malgré ses véhémentes apostrophes contre le despotisme, il paraît incliner, comme la plupart des philosophes de son temps, vers une monarchie tempérée par des institutions libérales. Son style est clair et parfois éloquent, mais le plus souvent prolixe, déclamatoire et paradoxal. « La passion qui anime d'Holbach, dit Damiron, c'est celle de la liberté, de la liberté en toute chose, mais surtout en matière de politique et de religion, et plus encore de religion. Elle y éclate à chaque page, se mêle à toutes ses théories, pénètre tous ses raisonnements. Si elle était plus élevée, plus généreuse, mieux inspirée, elle le rendrait plus éloquent; car le cœur fait l'orateur, quand il est noblement ému. Mais, chez lui, quoique non sans énergie, ou, du moins, sans intensité, elle a quelque chose de vulgaire, d'étroit, d'exclusif et d'intolérant qui la fait se répandre le plus souvent en déclamations communes et sans variété. »

Dans sa vie privée, d'Holbach était un parfait honnête homme, « un homme simplement simple, » selon l'expression de Mme Geoffrin. « Il mit constamment en pratique, dit Naigeon, toutes les vertus qui font le plus d'honneur à la nature humaine. » Il était bienfaisant et ne se flattait point d'obtenir la reconnaissance de ceux qu'il obligeait : « Je me contente, disait-il, du rôle sec de bienfaiteur, quand on m'y réduit; je ne cours pas après mon argent; mais un peu de reconnaissance me fait plaisir, quand ce ne serait que pour trouver les autres tels que je les désire. » Il n'avait ni morgue ni hauteur et sa conversation était aussi instructive qu'agréable, car il possédait une vaste instruction.

D'Holbach est un des hommes du XVIIIe siècle qui ont le plus contribué à la destruction de l'ancien régime. Il débuta dans la littérature par une *Lettre sur l'Opéra* et une traduction des *Plaisirs de l'imagination* d'Akenside. Mais ses goûts n'étaient pas dans cette direction et il la quitta bientôt pour se vouer entièrement à la propagation des sciences physiques, auxquelles il accusait la France d'être indifférente. Cette période de sa vie, qui dura quatorze ans, de l'année 1752 à 1766, est peut-être la plus féconde de sa carrière de publiciste. D'origine allemande, il possédait à fond la langue de son pays natal. Il borna d'abord son ambition à traduire en français les livres de quelque importance publiés en Allemagne et qui avaient trait aux sciences naturelles. C'étaient l'*Art de la verrerie* de Neri, Merret et Kunckel, la *Minéralogie* de Wallerius, l'*Introduction à la minéralogie* de Henkel, la *Chimie métallurgique* de Gellert, l'*Essai d'une histoire des couches de la terre* par Lehmann, l'*Art des mines* par le même, les *Œuvres métallurgiques* de Christian Orschall, le *Traité du soufre* de Stahl. Outre une série de mémoires sur la chimie et l'histoire naturelle, extraits des recueils publiés par les Académies d'Upsal et de Stockholm, la plupart des articles qu'on trouve dans l'*Encyclopédie* de Diderot, sur la chimie, la pharmacie, la physiologie et la médecine, sont également de lui. Il acquit ainsi une érudition spéciale très-étendue, qui le mit à même de pouvoir juger des théories scientifiques exposées dans les livres saints, les Pères de l'Église et les écrivains qui avaient vécu sous l'influence de ces données. Des connaissances de ce genre avaient, au XVIIIe siècle, une puissance énorme dans l'œuvre poursuivie par l'école encyclopédique, et d'Holbach résolut d'en user. Le premier fruit de cette résolution fut le *Christianisme dévoilé* ou *Examen des principes et des effets de la religion chrétienne* (Londres, 1767, 1 vol in-12), qui parut sous